

# Technologie, catastrophes & luttes de classe

## Discussion à claviers rompus

**Pablo Servigne & Pierre Sommermeyer**

LA DISCUSSION QUI SUIT A EU LIEU EN MÊME TEMPS QUE LA fabrication de ce numéro. Elle est aussi la matérialisation de discussions en cours depuis un certain temps. Plus d'une trentaine d'années séparent les deux interlocuteurs, ce qui pourrait expliquer, en grande partie, les sensibilités différentes. Pierre vient d'une époque où le progrès était une valeur importante si ce n'est fondamentale. Sa dimension technologique avait une dimension séduisante, qu'elle garde encore.

Dans l'article plus haut, tout en critiquant les évolutions récentes, Pierre conserve quelques a priori positifs. Il est partagé entre la séduction technologique et la conscience de la totalitarisation de notre société par cette même technologie.

Pablo, lui est un enfant de la mondialisation, par ses origines franco-colombiennes, et parce qu'il a grandi dans le monde de la consommation tous azimuts et de l'explosion numérique. Mais, parallèlement, c'est la gymnastique de pensée anarchiste qui lui a permis de s'en méfier. Il a toujours été conscient que sa génération n'allait pas vivre « mieux » que celle de Pierre. Dans l'article qui suit cette discussion, Pablo décrit comment son imaginaire a en plus récemment basculé vers un catastrophisme raisonné.

La question qui émerge ici est celle de la validité des outils d'analyse du monde. Qu'apporte le concept de lutte des classes dans l'optique éco vs techno ? Les experts ont-ils perdu la tête lorsqu'ils annoncent des catastrophes ?

**Pierre** : Le point de départ de cette discussion repose sur deux constats apparemment contradictoires. D'une part, celui des experts climatologues et environnementaux qui estiment que non seulement la Terre et ses habitants sont arrivés au terme d'un cycle de développement « industriel » au sens large du fait de la diminution drastique des matières premières, mais qu'en plus ils ont détérioré à la fois les sols, les mers et le climat de telle façon que l'avenir sera constitué d'une suite dramatique de catastrophes autant naturelles que démographiques. D'autre part et à l'inverse, de façon moins organisée mais tout aussi répétée, le discours du progrès technologique qui augmente de jour en jour, surfant sur l'idée que plus de technique équivaut à plus de progrès social. Ces deux positions sont-elles réellement antagonistes et aussi simples que cela ? C'est ce dont nous allons débattre ci-après.

**Pablo** : Les deux positions semblent antagonistes, mais ne le sont pas tant que cela. Observons d'abord ces deux discours sur le plan de la réalité : d'un côté, il y a les constats réels de la dégradation de notre milieu de vie (catastrophiques) ainsi que les signes avant-coureurs évidents (mesurables ou non) d'une aggravation de ces catastrophes. De l'autre, il y a une augmentation et une accélération, premièrement, de la quantité d'objets techniques de plus en plus interconnectés entre eux et avec nous, deuxièmement, de la quantité d'énergie et de matière dégradées. Ces deux faits ne sont pas contradictoires, on peut même dire que le second est en partie la cause du premier. Observons maintenant ces deux discours sur le plan de l'imaginaire (représentation ? épistémè ?) de ceux qui les portent : d'un côté, il y a ceux qui acceptent des représentations incertaines (et pas forcément agréables) de notre avenir malgré notre capacité à maîtriser le cours des événements (je ne parle pas de pessimisme). De l'autre, il y a une représentation de l'avenir très simple, construite sur une continuité croissante des tendances d'aujourd'hui et sur un déni des catastrophes (je ne parle pas d'optimisme). Je dirai finalement que l'antagonisme se situe surtout sur le plan psychologique, voire émotionnel (peur, déni, espoir, etc.), ce qui se traduit par des imaginaires de l'avenir assez différents.

**Pierre** : Comme dans beaucoup de situations, il y a des discours multiples et de multiples discours. Par là je veux dire qu'il est difficile en ce qui concerne les problèmes climatico-environnementaux

de se faire une idée claire de ce que l'avenir nous réserve. Pour moi, les informations concernant le climat impliquent un certain nombre de décisions tant techniques que politiques dans lesquelles la dramatisation est une partie incontournable destinée à les faire accepter par les populations. Celles-ci doivent tout à la fois les accepter comme leurs et les subir comme venant d'experts qui leur sont incompréhensibles. On peut, alors, effectivement parler de climat émotionnel. L'évolution technologique se présente, elle, sous une dimension rationnelle, celle de la technique et de la science « concrète », même si elle joue de la séduction et de la satisfaction immédiate apportée par ses réalisations. Il y a là bien sûr effectivement une partie émotionnelle mais qui n'influe pas sur la peur de l'avenir. Si je comprends bien le jeu de dupes qui se déroule dans le secteur technologique, malgré sa part de nécessité, je ne peux que me questionner pour savoir s'il existe des structures politico-économiques qui ont intérêt, et quels intérêts, au développement d'un mode de fonctionnement plus vert.

**Pablo :** Aujourd'hui, les problèmes et les catastrophes environnementales sont décrits et discutés si abondamment que, pour une personne curieuse et soucieuse, il devient possible de se faire une « idée claire ». Le problème vient plutôt des autres, et ils sont nombreux, ceux qui ne veulent pas s'informer, ceux qui ne savent pas et ne s'en soucient pas et ceux qui savent et ne s'en soucient pas. Mais pourra-t-on attendre qu'ils aient une « idée claire » de la situation avant de commencer à discuter et à décider ? J'en doute.

L'exemple du climat est éclairant. Le GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat) a effectué le plus grand travail de consensus scientifique de l'histoire humaine. Juste la première partie du cinquième rapport (parue fin 2013) est un bilan basé sur 9200 articles scientifiques, dont les deux tiers rédigés après 2007 (date du rapport précédent), et impliquant 259 scientifiques de 39 pays. L'ensemble de ce dernier rapport impliquera 831 chercheurs, mais cela représente beaucoup plus de monde si on prend en compte les 15 ans de travaux de synthèse. Quel organisme peut déjà se vanter d'un tel résultat ? C'est un consensus qui vaut certainement (en tout cas quantitativement plus que) celui qui affirme que la Terre est ronde. Qui parmi vous a été vraiment vérifier qu'elle était ronde ? Et qui irait aujourd'hui remettre en question publiquement ce « fait » ? Le problème de la politique du

climat ne se situe donc pas tant sur l'information que sur l'action, sur la volonté de proposer et de mettre en place des politiques qui incluent les données environnementales. Cela concerne autant les décideurs politique que les citoyens, qu'ils le veuillent ou non. Ce n'est évidemment pas *le discours sur le climat* qui s'impose dans le débat démocratique, c'est le climat. Mais nos sociétés modernes – si puissantes – peuvent-elles encore accepter de se faire imposer quelque chose ?

Quant à la dramatisation, je trouve au contraire le discours des médias très doux et déconnecté de la violence des chiffres. On accuse le Giec de catastrophisme. Mais le Giec représente, rappelons-le, un *consensus*. Il génère donc – par définition – un discours consensuel, neutre et lisse, qui contraste avec bien des publications scientifiques...

Il y a une impasse évidente : soit on dit les choses de manière crue et on devient automatiquement catastrophiste (pas crédible) aux yeux des autres, soit on dit les choses à moitié et gentiment, et on est relégué au dernier plan des priorités politiques parce que ce n'est pas encore trop grave. Cela fait déjà quarante ans, depuis que les facteurs environnementaux s'invitent dans les débats, qu'on prend soin de retirer les aspects dramatiques, tragiques et émotionnels des discours politiques dans le but de gagner en « crédibilité ». Or, il faut le rappeler, le bilan politique de ces quarante années est quasi nul. Conclusion : la question environnementale ne souffre pas de son discours, mais de son auditoire.

**Pierre :** Il y a dans ce que tu viens de dire plusieurs points sur lesquels je voudrais revenir. Le rôle du Giec, pour décisif qu'il puisse être, n'est perçu par la majorité de la population en France du moins que comme l'émanation de « savants » coupés de la réalité du terrain. Au fond, si la situation est aussi grave qu'ils le disent, pourquoi n'en tirent-ils pas les conclusions qui s'imposent et ne montrent-ils pas l'exemple ? Nous avons là un discours qui vient d'en haut et il a beau être répercuté par des proches, il n'en reste pas moins qu'il nous est extérieur. Loin de moi l'idée de remettre en question la validité scientifique de ces études. Je me rends bien compte que ma position peut sembler contradictoire, j'accepte plus facilement des propos scientifiques qui ont une répercussion technologique que ceux qui me parlent de quelque chose sur laquelle je n'ai au fond aucun pouvoir. Dans notre rapport au climat il y a depuis la nuit des âges une bonne dose de fatalisme ; notre plus

grande peur est que demain il ne fasse pas jour, pour le reste pluie ou soleil, on fera avec. De là à dire avec toi que « la question environnementale souffre de son auditoire » il y a un pas que je ne franchirai pas ou qu'à moitié. Il ne faut pas sous-estimer le fait que l'auditoire en question est soumis aux discours des puissants depuis des siècles et que faire la sourde oreille c'est aussi une façon de résister.

**Pablo :** La vraie question anarchiste est donc d'arriver à articuler l'urgence, la radicalité et la violence des données scientifiques (et donc provenant à l'origine d'experts) avec d'abord le rythme d'assimilation du cerveau (déli, colère, marchandage, tristesse puis acceptation) et ensuite le rythme démocratique (débat, quorum, débat, décision, débat, application, débat, ajustement, débat). Cette question est d'autant plus difficile et pertinente que l'échelle du problème environnemental est immense (globe) et que nous savons fort bien que les mécanismes démocratiques d'un groupe d'humains s'effacent à mesure que la taille du groupe augmente... Autrement dit, peut-il y avoir une démocratie mondiale efficace ? Si oui, il faut la mettre en place en quelques mois. Si non, les questions environnementales globales ne seront pas résolues de manière démocratique, voire pas du tout.

**Pierre :** C'est une curieuse façon de poser la question anarchiste. C'est pour le moins un raccourci. Les problèmes environnementaux, qu'ils soient climatiques ou bassement terrestres, ne sont que pour une petite partie les conséquences de la façon de vivre de la majorité de la population mondiale. Résoudre ces problèmes, si cela implique un mode de vie, pose la question du mode de production auquel nous sommes tous soumis. Croire qu'il suffit d'avoir une démocratie mondiale (nous en avons une, l'ONU) pour poser et résoudre les difficultés à venir telles qu'elles sont annoncées par le Giec et d'autres spécialistes relève d'un certain optimisme. Il existe des forces extrêmement puissantes qui mettent tout leur pouvoir à ne pas modifier le statu quo, comme le lobby des industries minières canadiennes. En langue de bois, je dirais que poser la question de prévenir la catastrophe sans évoquer en même temps et en rapport celle de la lutte de classes apparaît un peu court.

**Pablo :** Je ne voudrais pas que l'on pense qu'il s'agit là uniquement d'un problème climatique, qui ne constitue qu'une petite partie des

catastrophes environnementales, et assurément la moins grave dans une perspective à court terme.

Oui, les inventions techniques flattent notre ego et notre paresse, elles utilisent des mécanismes de plaisir pour se développer. Mais cette « évolution » technologique repose aussi et avant tout sur une consommation massive, morbide et croissante. Or cette dernière n'est possible que parce qu'elle comble une peur du vide, en fait une peur de la mort<sup>1</sup>. À propos de la technologie, une question anarchiste serait effectivement bien de mettre au jour les intérêts industriels et financiers et les pouvoirs sous-jacents à cette « évolution » technologique et de questionner la vraie nécessité de cette « évolution »...

Il existe par ailleurs également un discours environnementaliste positif et désirable, mais il faut avouer qu'il est minoritaire (les villes en transition). Ce discours fonctionne bien (plus de 1 300 initiatives dans le monde en cinq ans), mais reste très largement minoritaire dans les médias dominants.

**Pierre :** Il existe, c'est un fait, plusieurs projets environnementalistes, certains complètement locaux, à la dimension d'une municipalité où la production d'énergie sous forme solaire, éolienne ou géothermique est mise en œuvre avec un certain succès, montrant ainsi qu'une autre façon de faire est possible. Il y a aussi, dernier coup médiatique, le plan pour le Pas-de-Calais dont le prophète a nom Jeremy Rifkin. Activiste libéral américain, il propose une « troisième révolution industrielle », basée sur les piliers suivants : l'essor des énergies renouvelables qui entraîne la possibilité de la production locale et individuelle d'énergie électrique, la promotion de l'hydrogène comme moyen de stockage, l'utilisation d'internet pour la régulation et la distribution de cette énergie et enfin la multiplication des véhicules électriques. Le tout est emballé dans un discours séduisant et enthousiasmant. Dans une interview au quotidien *Libération* (20 novembre 2013), il dit : « Réveillons-nous ! Le changement climatique et la sixième extinction des espèces menacent l'humanité. On peut s'en sortir si on choisit illico une société postcarbone fondée sur la fusion entre internet et les énergies renouvelables, où des millions de personnes produiront leur énergie et la partageront. » Là comme pour ces « villes en transition » dont tu parles il ne semble s'agir que de recettes technologiques qui ne touchent pas aux rapports de production.

1. Christian Arnperger. *Éthique de l'existence post-capitaliste. Pour un militantisme existentiel*, Éditions du Cerf, 2009.